

MICHEL GRAS

## PRÉFACE

Une histoire de l'École française de Rome reste à écrire. Claude Nicolet avait en 1994, il y a quinze ans, attiré l'attention sur cette lacune; depuis beaucoup d'efforts ont été faits pour la combler par André Vauchez et par moi-même.

Le présent volume ne répond pas vraiment à la commande mais veut simplement mettre en place les conditions pour l'écriture d'une telle histoire. Il s'est en effet avéré que la richesse des données dissuadait de se livrer à une synthèse prématurée qui n'aurait consisté qu'à rassembler des études et des témoignages sur la base de ce qui était connu mais conseillait plutôt de développer une véritable opération de recherche, cohérente mais multiforme, qui permettrait dans un délai raisonnable de parvenir à une analyse approfondie du fonctionnement et du rayonnement de l'École française de Rome, de sa fondation à nos jours.

L'École française de Rome n'a pas eu son Georges Radet, auteur en 1901 d'un grand ouvrage sur l'École française d'Athènes. Je me suis donc rapidement convaincu que, malgré l'absence d'un tel livre, beaucoup avait été écrit sur l'École mais que la plupart des plus beaux textes étaient inédits ou avaient été publiés dans des revues confidentielles bien oubliées.

Ainsi est née l'idée de l'anthologie qui est proposée ici et qui permettra au lecteur de lire, en série, 25 textes écrits parfois par les directeurs, parfois par des anciens membres, parfois par des personnalités proches de l'École ou simplement attentives. Presque toujours par des acteurs de l'histoire de l'institution.

Un auteur allemand et un auteur italien figurent à juste titre dans ce recueil, symboles de l'identité d'un établissement qui s'est construit en regardant à la fois vers la science allemande du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> et vers le partenariat avec la nouvelle Italie. Même s'ils portent parfois la marque de leur temps, ces textes échappent souvent à la rhétorique et certains d'entre eux sont étonnamment modernes.

<sup>1</sup> « Nous pouvons faire aussi bien que l'Allemagne; nous pourrions faire mieux si nous le voulions » écrit Albert Dumont, le fondateur, dès 1872 (texte 1).

Sur plus d'un siècle, une réflexion collective cohérente apparaît dans sa diversité, visant à définir une politique scientifique pour l'institution, bien avant même l'utilisation de ce vocabulaire. Ainsi s'est progressivement mis en place un grand laboratoire de recherche et de formation à la recherche qui veut rester un outil adapté à notre temps, au cœur de l'Europe méditerranéenne.

On découvrira au fil de ces pages de fortes personnalités présentant des analyses assez variées. Bien que tous ces textes parlent d'un même objet, à savoir l'École, on remarquera que les répétitions sont assez rares. Comme si, sous la plume de chacun, l'institution reprenait une vie nouvelle, faite de stratégies, de projets, d'espoirs et de craintes. Les paramètres mobiles que sont l'auteur et le moment où il écrit suffisent à ce renouvellement des perspectives.

Ce recueil est orienté sur la mise en valeur des idées, des stratégies, des parcours institutionnels et collectifs et non sur les destins personnels. N'oublions pas toutefois, avant d'ouvrir ce livre, qu'une institution comme l'École est faite de l'engagement de tous ceux qui ont participé à son aventure depuis 1873. Et d'autres occasions devront être données pour rappeler la fragilité des individus face à un tel enjeu. Dans les trente premières années, nombreux sont les membres qui meurent jeunes, de maladie ou d'accident. Les deux guerres mondiales, surtout la première, laisseront des traces douloureuses<sup>2</sup>. On peut considérer que sur les 570 membres qui sont entrés à l'École des origines à aujourd'hui, près de 50 d'entre eux ont eu un destin brisé avant l'heure<sup>3</sup>. C'est beaucoup. Plusieurs anciens membres sont aujourd'hui inconnus ou presque, uniquement parce que le temps leur a été compté : mourir à trente ans, ou même à quarante, empêche de construire une œuvre<sup>4</sup>. En regardant en détail ces parcours mutilés, parfois de qualité exceptionnelle, on se rend souvent compte à quel point notre historiographie aurait pu être différente.

Une périodisation s'esquisse au fil des pages. L'histoire de l'École a certes été rythmée par les deux guerres mondiales mais aussi par la personnalité des directeurs. De ce fait, 1895 est surtout la date du départ de Geffroy. Paradoxalement, avec l'arrivée à la direction de l'École de Duchesne, membre de la première promotion (1873), c'est le temps des fondateurs qui s'estompe et, à sa mort, en 1922

<sup>2</sup> Dans la cour du palais Farnèse, une plaque mentionne le nom de tous les Français de Rome disparus lors des deux conflits : les membres de l'École y figurent.

<sup>3</sup> 6 membres entrés avant la deuxième guerre mondiale meurent avant 30 ans ; 17 entre 30 et 40 ans ; encore 17 entre 40 et 50 ans.

<sup>4</sup> Les notices de tous les membres sont accessibles sur le site de l'École : [www.efrome.it](http://www.efrome.it)

après vingt-sept ans de direction, il y a moins de rupture qu'à l'arrivée en 1937 de Carcopino, bouillonnant de projets.

La continuité marque l'après-guerre. De 1945 à 1970, c'est d'une certaine manière une reconstruction : un lent mais constant processus de transformation se met en place, et 1968 porta indirectement à des accélérations. Toutefois, les fondements de l'institution moderne sont jetés par l'achat, dès 1966, de l'immeuble de la piazza Navona et par les réformes des statuts en 1974 : réformes pensées et voulues par Vallet mais qui s'inscrivent, au moins en partie, dans un processus que certains textes mettent bien en évidence. Ainsi le Centenaire de 1975, moment de la mise en service du site de piazza Navona, est-il à la fois un terme et un commencement. Seuls deux textes ont été retenus après cette date dans la mesure où ils évoquent surtout les périodes précédentes.

Depuis 1873, le monde de la recherche en sciences humaines et sociales s'est totalement transformé, et l'École est porteuse de ces évolutions. Les stratégies en matière d'archéologie, de politique documentaire, de projets collectifs ne sont plus les mêmes. Il reste la passion pour la recherche, la solidité de la formation, l'engagement sans faille. À ce niveau là, la continuité est réelle et les textes le montrent bien.

On pourra être surpris par d'autres continuités, notamment dans le travail au Maghreb en dépit des évolutions politiques et par delà la transformation des relations bilatérales. Nos partenaires de la rive Sud de la Méditerranée savent que nous travaillons avec eux sans nostalgie du passé.

Il y a continuité aussi au niveau des curiosités intellectuelles. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et bien avant « l'ouverture » officielle à l'histoire contemporaine (1974), des membres de l'École se sont intéressés au temps présent. Rome fut une ouverture sur le monde dès les débuts de l'institution. C'est sans doute la principale force de cette École, que d'avoir eu des directeurs spécialistes du contemporain se passionnant pour l'Antiquité (Geffroy) ou des antiquisants s'ouvrant au contemporain (Vallet).

Les textes sont le cœur du livre ; ils ont été présentés et annotés sans vouloir trop alourdir leur lecture ; il s'agissait simplement d'aider le lecteur, même si ces notes mettent souvent au clair des questions qui ne l'étaient pas. Plusieurs annexes aideront la poursuite du projet en fournissant des outils qui faisaient souvent défaut.

Je remercie tous ceux qui ont participé à cette opération qui donnera, je l'espère, un signal. Beaucoup reste à faire.

Michel GRAS  
Rome, palais Farnèse, septembre 2009